1RE ANNÉE — No 15 | LE NUMÉRO, 8 CTS | SAMEDI, 25 OCTOBRE 1902

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.

SOMMAIRE

Les numéros du mois de novembre paraîtront le 8 et le 22.

IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

THEATRE DES NOUVEAUTES

1861 rue Ste-Catherine

TEL. BELL, EST 1395.

Semaine du 27 Octobre

LA COMTESSE SARAH

Pièce en 5 actes.

Semaine du 3 Novembre

"Francillon"

Comédie en 3 actes.

Matinée : Samedi.
Soirées de Gala : Mercredi et Vendredi.

THEATRE NATIONAL

EN FRANCAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau, Prop.

SEMAINE DU 27 OCTOBRE

Les DEUX ORPHELINES

Théâtre de la Gaieté

1034 Rue Ste-Catherine

RELACHE

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	UN AN - - Quinze francs.
SIX MOIS - - - - - 1.00	TEL. BELL, MAIN 999	SIX MOIS - - - 7 frs 50.
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

LE JOURNAL DE FRANÇOISE a le très grand plaisir de souhaiter à Lady Laurier une chaude et cordiale bienvenue, au nom de toutes les Canadiennes, sur qui elle a fait rejaillir une part des honneurs qu'elle a reçus là-bas.

La réponse à l'écho

Rôdant triste et solitaire
Dans la forêt en mystère
J'ai crié le cœur très las :
" La vie est triste ici-bas ! "

L'écho m'a répondu : " Bah ! "
Puis, d'une voix si touchante :
" Echo, la vie est méchante ! "
L'écho m'a répondu : " Chante."

" Echo, écho des grands bois
" Lourde, trop lourde est ma croix."
L'écho m'a répondu : " Crois ! "

" La haine en moi va germer
Dois-je rire ou blasphémer ? "
Et l'écho ma dit : " Aimer ! "

Comme l'écho des grands bois
M'a conseillé de le faire
J'aime, je chante et je crois
Et je suis plus heureux sur la terre.

THÉODORE BOTREL,
Barde breton.



A propos de bibliothèques

QUAND le cœur a du chagrin, on le console dans une église. Quand l'esprit a faim, on le rassassie dans une bibliothèque.

Je me faisais cette réflexion, hier soir, en entrant à l'Institut Fraser, que je revoyais pour la première fois, depuis les améliorations que le goût de ses directeurs lui ont dernièrement fait subir.

Pour un peu plus, j'étais désorientée sur le seuil de la vaste salle de lecture, et pourtant l'Institut Fraser, c'est un vieil ami, mais je cherchais vainement le salon des dames à son lieu ordinaire. Un coup d'œil circulaire, cependant, me fit vite retrouver le coin charmant, embelli, décoré de tableaux de toutes sortes, de petites tables rondes très invitantes, sur le tapis desquelles magazines et revues flirtent ensemble.

Avant de m'oublier en leur compagnie, j'allai tout d'abord féliciter le bibliothécaire, M. de Crèvecœur, sur l'imposance et la beauté des salles et sur les attentions, tout à fait délicates, qui lui ont fait particulièrement soigner notre cabinet de lecture. Il m'annonça, alors, les heureuses acquisitions qui avaient été faites dans le domaine des livres, mentionnant surtout des monographies de femmes dont l'énumération seule me fit rayonner de satisfaction.

M. de Crèvecœur connait les livres de sa bibliothèque aussi bien qu'un député populaire connait ses électeurs.

Avec son secours, le chercheur voit sa besogne absolument facilitée : Je désire, dira le lecteur, consulter les auteurs qui ont traité de tel ou tel sujet.

Aussitôt, l'obligeant bibliothécaire va, sans une hésitation, les chercher tous sur différents rayons, il les aligne devant lui, par ordre de date ou de valeur, et, si vous l'exigez, je crois qu'il pourrait ouvrir les volumes à la page précise qui peut vous intéresser.

Un homme aussi bien renseigné que M. de Crèvecœur est un facteur précieux au succès général d'une bibliothèque publique.

Revenue à mon siège, je voulus lire. Rien d'ordinaire ne dispose plus au recueillement que cette atmosphère douce, presque pieuse, où la pensée nullement distraite peut se concentrer tout entière dans le sujet qui l'occupe.

Cette fois, cependant, les yeux ne voyaient pas les lignes du livre ouvert devant eux, et l'esprit, absorbé par une idée persistante, malgré les textes, songeait...

***

Il songeait qu'il se passe à Montréal un phénomène inexplicable, qui, depuis deux ans et davantage, plonge des gens bien pensants dans des étonnements sans fin.

Tout arrive donc en ce monde, même l'invraisemblable !

Qui eût pu prévoir, alors que nous déplorions que Montréal, Montréal la grande, Montréal, la métropole la plus importante du Bas Canada, n'eût pas—comme la plus insignifiante ville des Etats-Unis—sa bibliothèque publique, qui eût pu prévoir, dis-je, que lorsqu'une philantropie bien éclairée viendrait à lui en offrir une en pur don, on hésiterait plus de vingt-quatre mois avant de l'accepter, avec bien des chances (?) même de le refuser !

Cela semble inouï, et vraiment, il n'est pas étonnant que, devant une telle apathie, pour n'employer que la plus douce expression, on éprouve "le besoin de se révolter tout haut," ainsi que le disait, naguère, une célèbre contemporaine.

Les générations qui nous suivront auront peine à croire que, quand les milliers de dollars surgissaient devant leurs pères comme sous l'effet d'une baguette magique, ils ont délibéré — oh ! pendant combien de saisons,—pour savoir s'ils ne devaient pas les refuser.

Et pourtant une bibliothèque publique est un édifice dont la construction s'impose à tous égards.

Oui, messieurs de l'édilité, il était toujours quand même de votre devoir de nous donner une bibliothèque, et, si le sort heureux vous en facilite la tâche, remerciez-le de vous permettre de prouver plus tôt que nous n'avions pu l'espérer, l'intérêt que vous devez porter à l'avancement intellectuel de votre pays.

Malheureusement, le mouvement intellectuel ne trouble pas le sommeil de quelques-uns de nos chers compatriotes. C'est une quantité si négligeable ! S'il fallait, par exemple, s'entendre sur le placement à la Bourse de quelques bonnes actions, la décision serait vite prise, allez !

Je ne sais aussi pourquoi cette question de bibliothèque publique semble frapper de mutisme tous ceux qui devraient s'y intéresser. Voyons les journaux, par exemple ; c'est la presse qui doit seconder ou même décider des bons mouvements.

Eh ! bien dans le cas actuel, elle n'a rien à dire. *La Patrie* a eu quelques timides articles, que, pour des raisons qui demeurent à l'état de mystère, elle n'a pas répétés depuis.

Quant à *La Presse* et au *Journal*, on ne sait au juste s'ils sont ou non en faveur de la chose. Ils s'attardent dans la discussion d'accessoires qu'il conviendrait de régler seulement dans le cas où le point essentiel : la bibliothèque, serait décidé.

Pauvre bibliothèque publique ! il y a quatre ou cinq ans, il s'était fait un mouvement en sa faveur. Un bon matin, on s'était dit :

—C'est honteux de songer que Montréal n'a pas de bibliothèque !

Que de beaux projets alors, je m'en souviens, avaient été élaborés en petits comités, pour sa construction ! Que de dévouements féminins promettaient de consacrer le meilleur d'eux à la réalisation d'une aussi louable entreprise ! Le rêve ne devait pas être réalisé... Mais aujourd'hui que "les temps sont accomplis," on ne doit plus garder le silence.

A Montréal, on tolère lse maisons équivoques et les *bucket-shops*, et les pudibondes consciences s'effarouchent d'une bibliothèque publique ! Oh ! mœurs vertueuses, combien vous êtes admirables !

FRANÇOISE.

Les ruines

J'aime voir le passé creusant sa trace austère
Et semant sa poussière au seuil abandonné ;
Près du charnier glacé j'aime toucher la terre ;
Car c'est à tout ceci que je suis condamné.

J'aime le toit qui penche aux mousses reverdies,
J'aime l'arbre tombé d'une ombre recouvert,
J'aime le nid perdu sur l'herbe des prairies ;
Car tous de l'être absent disent qu'il a souffert.

Sous les méfaits des ans que la ruine étale,
L'autrefois retrouvé force à pencher nos fronts ;
Des cendres de jadis une gloire s'exhale :
Ces cendres sont déjà tout ce que nous serons !

Montréal. LOUIS-JOSEPH DOUCET.

Lettre d'un Parrain

À SA FILLEULE CANADIENNE

Ma chère filleule,

L'HIVER prochain, vous serez en France. Alors, dans nos soirs où la sociabilité mondaine vous laissera à mon foyer, je vous lirai quelques pages de Maëterlinck, ce penseur Gaulois naturalisé Français par les œuvres de haute portée qu'il a écrites dans notre langue... auquel je dois d'être, en ce moment à *Bruges* où je jouis des merveilles d'art qu'y groupe l'*exposition* des *Primitifs flamands*.

Vous voici aux écoutes ?... Vous avez raison.

Ah ! que ces primitifs sont grands, naïfs et sublimes !... Et que j'aimerais à ce que vous les vissiez... des Memling, des Vander Weyden, des Van Eyck, des Gérard David...

Celui-là, on ne le connaît ici que depuis peu.

Un jour, M. James Weale, l'érudit anglais passionné pour l'histoire de la peinture flamande, découvrit des Gérard-David, remisés sous une poussière centenaire, dans l'un des greniers de l'évêché de Bruges. Deux toiles splendides !... le *Jugement de Cambyse*... exposées avec honneur, en réparation.

Ces tableaux ont une saveur spéciale, une couleur rutilante de richesse qui déborderait sans un tact et une distinction formant la note toute personnelle de ce maître éminent.

Moi qui hais les scènes de tortionnaires souvent cruelles et nauséabondes de l'école Espagnole, je ne pouvais me détacher, ce matin, de l'un de ces tableaux. Cependant, il s'agit d'une exécution selon les règles les plus odieuses d'antan ; le juge prévaricateur, Sisame, est étendu sur le chevalet ; un bourreau qui lui a déjà écorché une jambe, s'apprête à lui retourner la peau du talon alors que d'autres, habillés de jaune et de rouge, lui tailladent la poitrine et les bras...

C'est d'un réel effroyable et vécu. L'homme grince des dents. Pour un peu, nos nerfs auditifs perceveraient ses cris... Eh bien ! ce dramatique terrible qui vous retient haletant, ne vous écœure pas. Il vous fait songer à l'immuable justice, et il s'en dégage de la grandeur.

Un autre Gérard David, prêté par

le musée de Rouen, ma paru, en outre, être le clou de cette exhibition Belge.

C'est une *vierge aux Raisins* entourée de saintes et d'anges, d'une facture et d'une peinture adorables... Ces anges sont incontestablement de purs esprits...

Né en Hollande, ce Gérard David dut venir à Bruges vers 1483... Il y connut Memling, travailla avec lui, sans doute, se fixa dans sa ville et y mourut.

Gérard David et *Memling!*... que l'on voudrait quelques détails sur leur vie !... sur leur intimité, sur leur état d'âme lorsqu'ils peignaient, chacun de leur côté, mais en se confiant peut-être leurs géniales pensées, ces chefs-d'œuvre qui nous transportent d'admiration et d'enthousiasme.

Les Memling les plus célèbres sont ceux qui font l'ornementation de la salle du Chapitre de l'hôpital St-Jean :

Le mariage mystique de Ste-Catherine, d'une chasteté qui enveloppe les plus profanes d'une atmosphère angélique.

Puis l'*Adoration des Mages*, le *St-Joseph au Cierge* et la *Vierge à la pomme* amusant le doux Jésus du fruit que lui tendent ses doigts fuselés. L'enfant divin n'est pas réussi. Mais la Vierge !... C'est l'une des plus belles que l'artiste ait conçue et exécutée. Dans un ovale pur, un front rayonnant d'innocence lumineuse sous l'encadrement des cheveux châtain, une bouche exquise... Et, sur l'ensemble du visage et de la personne, une inspiration de grand vol, une ingénuité, une distinction irradiées d'azur et de supra humain.

Regardant cette vierge dont l'âme pure, vibrante du divin amour, apparaît à travers un voile de chair si peu charnel qu'il cesse d'être, tout amateur, tout chrétien reste sans mots pour dire ce qu'il ressent... Les genoux fléchissent,... la prière sollicite.

La *Châsse de Ste-Ursule*, si admirée de beaucoup, conte superbement l'histoire bénie de cette sainte, mais elle me laisse plus froid.

Dans le musée même de Bruges, les *Memling* forment un salon à eux : leur sanctuaire !,..

Bruxelles y a prêté les deux panneaux d'un tryptique dont le centre manque, hélas ! Un *Saint Christophe*, et un *Saint Benoît*, tous deux d'une expression qui émeut à la manière dont émeut la *Vierge à la pomme*.

De rechef : il est dur de ne rien savoir sur ce *Memling !*...

Longtemps, une légende accrédita qu'il n'était qu'un fuyard de Nancy, soldat de Charles le Téméraire. Blessé et indigent, il avait échoué à l'hôpital St-Jean.

M. James Weale, par des pièces authentiques, a su prouver qu'au contraire, bien que né en Allemagne on ne sait où, et ayant séjourné à Cologne, Memling a été bourgeois notable de Bruges, payant redevance, faisant l'aumône à l'hôpital de ses propres deniers et le dotant de ses travaux sans prix.

C'est là qu'il s'éteignit laissant trois fils dont a relevé les noms en 1495.

Le musée d'Anvers a prêté à la série des Memling sa décoration d'orgue de Najéra, une perle de choix, mais, est-ce un Memling ?...

Les anges qui y sont peints jouent des mêmes instruments que les anges décorant la châsse de sainte Ursule ....

Ce n'est pas une raison probante.

L'exposition de *Primitifs flamands*, à côté des Memling et des Gérard David, montre en nombre d'autres splendeurs : des Van Eyck, des Vander Weyden, des Thierri-Bouts, des Quentin Metsys, etc...

Avec ceux-ci nous arrivent des types moins transfigurés, plus réels, plus terrestres que ceux de Memling, et une façon sous laquelle la mysticité gagne en force, en éloquence, ce qu'elle perd en suavité, en imprécis poétique ou surnaturel.

Saint Bavon, la Cathédrale de Gand, a refusé d'envoyer à Bruges le centre du tryptique incomparable de *Van Eyck :* l'*agneau mystique*.

Bruxelles s'est dessaisi plus généreusement en la circonstance, des deux panneaux complémentaires de ce morceau magistral, que réunir le tryptique eut procuré une belle jouissance aux amateurs et aux dilettantes !...

Mais vous connaissez un non moins célèbre *Van Eyck !*... Les *Arnolfini* de la " National Gallery " de Londres... Vous souvenez-vous de ce symbole sublime de la famille ?... Des traits de personnages sans beauté surélevée ;... de vilains accoutrements.

Au général, des effluves de grandiose pour envelopper la scène, rejaillir, et pénétrer ceux qui la contemplent.

La "National Gallery " n'a pas osé livrer sa merveille aux hasards d'un voyage. On le comprend en le regrettant.

Quoiqu'il en soit, le groupement artistique obtenu à Bruges est unique. C'est une démonstration offerte aux yeux des procédés et des conceptions de l'art flamand dès sa genèse, à son épanouissement. La peinture y est représentée depuis les imagiers ayant précédé *Melchior Broederlam* d'Ypres, l'inventeur réel du broiement des couleurs à l'huile—et nous la voyons se transformer, puis grandir dans une progression ascendante, à travers le cours de deux siècles jusqu'à l'humoriste Pierre Breughel.

D'abord, l'imagier ignore la perspective et l'anatomie ; il se rattache aux traditions idéalistes françaises des XIIIème et XIV ème siècles... Mais, insensiblement, il s'émancipe, devient *lui*, observe ; et, amoureux d'exactitude, note minutieusement ce qu'il voit... Un souffle, et d'un élan invincible, l'art s'est rapproché de la Vérité d'expression ; il s'est *fait national*, même quand il rend les émotions religieuses communes à tous les peintres Chrétiens.

La leçon magnifique de toutes ces toiles rassemblées, c'est que l'âme flamande de deux siècles y jaillit en éblouissante lumière...

Les *Van Eyck*, les *Vander Weyden*, les *Vander Goes*, les *Thierri Bouts*, les *Quentin Metsys*, les *Gérard David*, les *Memling*—croyants de foi forte, ayant en but *d'édifier* par leur peinture le peuple qui peine, souffre et espère auprès d'eux, nous fournissent avec une gaucherie qui est un charme — le reflet de tout ce qui étaya leur vie,... et celui de leurs mœurs, de leurs habitudes non policées s'ennuageant de la mysticité des croyances générales.

Aussi, dans leurs œuvres, ce qui, au premier aspect, marque de criants anachronismes, n'est au demeurant qu'une source de précieux renseignements historiques.

Dans une *Annonciation* de *Memling*, nous trouvons l'idée qu'évoquait alors la Sainteté, la Virginité ; nous y voyons en plus, l'ameublement des

maisons flamandes du XVème siècle.

Le Maître a reproduit fidèlement les milieux de son époque avec la Foi liée à tout ; assise et régnante au foyer.

Nulle page d'histoire écrite ne nous livrerait une pareille tranche de vie

L'histoire dit le passé des rois, des grands.

Des tableaux comme ceux-ci font davantage : ils nous révèlent l'âme du populaire, celle des bourgeois et de la masse, qui constituent exactement une nation.

A mesure que les temps s'avancent, la simplicité des Primitifs de l'heure première cède à la recherche, à la virtuosité, au badinage. Signent tour à tour : les *Van Orlew*, les *Lancelot Blondeel*, etc, etc

Afin de compléter cette reconstitution de leur passé, les Flamands ont réuni, à côté des tableaux, quelques tapisseries, d'inestimables dentelles, et de merveilleux manuscrits.

Un poète passant.. Votre maître Fréchette me comprendra — je suis allé loin, mignonne, oubliant mes rhumatismes, et, aggravation : me faisant *disert avec excès Passion de Vieux !...*

Nous parlerons des passions prochainement. Ce sera matière à réflexion et à... *amendement*.

Bah ! *Vieux* et *disert*, vous m'aimez... Vous me le dite en joli langage pimpant de jeunesse, solide de vérité et de confiance. Je suis un heureux ! Ne changeons rien.

Laissez-vous embrasser paternellement par votre tout dévoué,

PIERRE DE GUÉRIC.

Pour copie conforme,

RENÉE DE MARGUERON.

A quoi bon ?

A Françoise

LORSQUE vaillamment, vous criez : "Le Canada aux Canadiens," je n'ai pas assez de mes deux mains pour applaudir ; aussi je m'empare de la plume.

Espérons que notre jeune compatriote, M. Marchand, dont vous faites un chaleureux éloge, dans votre dernier article, aura tout le succès que son talent lui donne le droit de désirer, et qu'il ne sera pas réduit, comme nombre des nôtres à se dire : A quoi bon avoir du talent, puisque je suis Canadien ?

Ce sera une injustice nationale de moins sur notre conscience passablement chargée, déjà.

Il est étonnant de constater que nous, si gobeurs à l'endroit des étrangers, ayons une profonde méfiance à l'égard des nôtres. S'il débarque sur nos rives, un personnage quelconque, vite on accourt, et encore plus vite on lui bâtit une renommée. On écrira dans nos grands journaux : "M. un tel, bien connu du public canadien." Et les gens ébaubis, se diront : "tiens, voilà un nom qui m'était inconnu, mais que j'aurais dû évidemment connaître... Sommes-nous ignorants, hélas !" Leur stupéfaction ne sera égalée que par celle du monsieur prôné, qui, s'il passe quelque temps avec nous, verra trouble au milieu de cet encens ; admettons que le brave voyageur ait un tant soit peu du tempérament méridional, il finira par se croire un grand homme. Il rira de nous, d'abord, puis gobé et gobeurs s'avaleront réciproquement.

Certes, je suis toute disposée à faire gracieux accueil à tous nos visiteurs, mais cela d'une manière digne ; inutile de clamer que nous sommes des imbéciles ; ce qui est absolument faux, d'ailleurs.... et c'est pourtant ce que certains d'entre nous s'épuisent à démontrer, afin de faire croire à leur supériorité.

Nous causions l'autre jour de certains Canadiens, voire même des Canadiennes ayant fait des études spéciales, absolument aptes à remplir certaines situations, mais impitoyablement refusées par des institutions nationales, sous le prétexte "qu'un étranger avait plus de prestige." Voilà !

M'est avis, ma chère Françoise, qu'on perdra le souffle à crier le Canada aux Canadiens, tant que nous serons dirigés par des génies de ce calibre.

Mais si ces mêmes génies s'appliquaient à faire passer dans nos journaux, autant de réclame pour un Canadien, que pour un étranger, le prestige du premier serait tout aussi grand. C'est dans la presse que le public puise ses opinions, et s'il lit, à toute minute que "M. un tel" est très-fort, il le croira, et n'osera même pas penser qu'il y a exagération. Je parle là du public, et non des bons liseurs qui savent toujours "en prendre et en laisser."

Il s'est fait, dernièrement, dans notre presse, une réclame insensée pour certaines personnes afin de les imposer de telle sorte à l'attention publique, que nul n'osât croire ensuite qu'un Canadien ne pût être être comparé à un semblable prodige.

Et le jour de la Saint-Jean-Baptiste, ces messieurs qui auront travaillé, toute l'année, à décourager les efforts des nôtres, crieront hypocritement : Le Canada aux Canadiens !

A quoi cela sert-il à un Canadien d'avoir du talent, de le développer, de faire des études, de dépenser de l'argent, s'il doit être mis impitoyablement au rancart par ces prétendus patriotes qui à force de phrases ronflantes sont parvenus à se glisser un peu partout, afin de pouvoir, à l'occasion, éliminer soigneusement les compatriotes de certaines fonctions pour lesquelles, leur compétence les désigne.

Pas de prestige !

J'admets qu'il faut souvent s'aider de l'expérience des autres, dans ces pays jeunes comme le nôtre, mais je n'admets pas que l'on sacre "génies" tous ceux qui débarquent ici, et que l'on étouffe systématiquement tous les talents indigènes, sous prétexte "qu'ils ne sont pas capables d'en avoir."

Alors vaudrait autant se coucher, pour mourir, en lançant cette suprême exclamation :

A quoi bon ?

MADELEINE.

Il y a des regards de femme, n'est-il pas vrai, qu'on ne changerait pas contre toute la femme ?

JULES et EDMOND DE GONCOURT.

Héroïsme

NOUVELLE CANADIENNE

La lune s'élevait dans le ciel d'un bleu sombre, ses rayons argentés glissaient furtivement dans le bois de pins avoisinant le manoir de Vaillancourt. Les étoiles scintillaient radieuses et un souffle doux comme un frôlement d'ailes agitait les feuilles des arbres.

C'était l'heure des rêveries, des confidences et du repos. Néanmoins une certaine agitation régnait dans la cour seigneuriale, où, à la lueur d'un feu de branches, on voyait des soldats occupés à fourbir leurs armes. De temps en temps arrivaient des groupes de paysans, les uns armés de faulx, les autres, de lourds fusils. La conversation devint des plus animées ; le combat qui devait se livrer le lendemain à Carillon, en fit tous les frais. Au bout de quelques instants, l'une des portes de la vaste maison s'ouvrit et un jeune homme à l'allure militaire parut. Il s'approcha de divers groupes, souhaitant la bienvenue à chacun de la manière la plus cordiale, puis, élevant la voix, il leur dit :

—Vous voilà tous arrivés, mes braves. Je crois que vous feriez bien de vous reposer immédiatement, la journée de demain sera rude et il vous faudra être sur pieds aux premiers rayons du jour.

Les soldats suivirent le conseil de leur capitaine, ils s'enveloppèrent dans leur couverture, on n'entendit plus qu'un léger murmure et bientôt le silence devint général. Seules, deux sentinelles surveillaient les abords de manoir.

S'étant assuré que tout était à l'ordre, Gaston de Vaillancourt se rendit dans la salle à manger du château où, à la clarté blafarde de la lune, on voyait dans une des fenêtres une ombre noire qui paraissait immobile.

—Blanche, ma chérie, tu me sembles bien triste, dit le capitaine en s'approchant.

La jeune fille, car c'en était une, tressaillit ; elle se retourna, et, à la lueur du flambeau allumé par son frère, on put voir qu'elle n'avait guère plus de seize ans. Une immense tristesse était empreinte sur sa jolie figure couverte de larmes.

—Comment tu pleures, petite sœur, je te croyais plus courageuse !

—Oh ! Gaston, je t'en prie, ne t'expose pas demain ; toi seul me restes de ceux que j'aimais. Si tu me manquais, que deviendrais-je ?

Une larme roula sur la joue bronzée du soldat ; il attira sa sœur dans ses bras et déposa un long baiser sur ce jeune front où la douleur imprimait déjà son sceau.

—Pourquoi pleurer, pauvre petite, je serai sous la garde de Dieu... mais... il hésita, au cas où je succomberais, rends-toi chez notre cousine, la baronne de Léry, tu seras en sûreté auprès d'elle.

—Non, dit Blanche résolument, ce n'est pas chez notre cousine de Léry que je vais aller, mais bien avec toi là-bas à Carillon... et, si tu succombes, je mourrai à tes côtés...

—Que dis-tu,... venir à Carillon...

— Oui, j'irai... tu verras que je n'aurai pas peur, je combattrai bravement... une Vaillancourt ne recule jamais.

Un éclair d'admiration passa dans les yeux du grand frère en regardant sa sœur. C'est qu'il était presque son père à cette enfant qui avait perdu le sien n'étant encore âgée que de six ans. La mère était morte cinq ans auparavant. Robert, le frère aîné avait perdu la vie à la bataille de la Monongahéla ; sa mort qui fut celle d'un héros, laissa Gaston le seul protecteur de Blanche qui lui voua dès lors un amour tenant de la vénération.

Le jeune homme essaya encore de détourner sa sœur d'un pareil projet ; voyant qu'il ne pouvait vaincre sa résolution, il la força d'aller prendre quelque repos. Quant à lui, il prolongea sa veille jusqu'au matin.

Les premières lueurs de l'aube blanchissait à peine la cime des arbres que la compagnie commandée par Gaston de Vaillancourt était prête à partir.

* *

—Blanche, ne viens pas, je t'en prie.

—Frère, c'est inutile, je pars avec toi.

— Blanche, mon amour, laisse-toi conduire par la vieille Gertrude chez notre cousin de Léry.

— Gaston, les soldats attendent, viens !

Ce dialogue avait lieu depuis quelques minutes avant le départ entre Blanche et Vaillancourt et son frère. Pour y mettre fin, la jeune fille ouvrit la lourde porte qui donnait accès dans la cour et s'avança dans son costume d'amazone, vers les soldats qui s'inclinèrent respectueusement.

—Mes bons amis, leur dit-elle, je pars avec vous. N'est-ce pas que vous voulez bien m'accepter comme second capitaine ?

Tous agitèrent leur fusil et s'écrièrent :

—Vive notre gentil capitaine, Mlle de Vaillancourt.

Blanche monta son cheval favori et la troupe se mit en marche pour le fort Carillon, à quelques lieues de là.

***

Le feu durait depuis quatre heures. Abercromby, repoussé cinq fois, fit retirer ses colonnes dans le bois afin de leur faire reprendre haleine. Au bout d'une heure, elles reparurent et commencèrent une attaque générale sur tous les points de la ligne française. De part et d'autre, la lutte fut acharnée.

Au poste le plus périlleux, les Anglais remarquèrent avec surprise une jeune fille, presque une enfant, qui s'exposait comme le dernier des soldats. C'était Blanche de Vaillancourt ; ses longues boucles brunes flottaient sur ses épaules, et ses yeux noirs lançaient des éclairs. Depuis le commencement de la bataille, elle était restée près de Gaston sans vouloir se reposer.

Les Anglais plièrent peu à peu. Tout à coup, Blanche vit un grenadier écossais viser son frère, elle n'eût que le temps de se pencher en avant et reçut en pleine poitrine la balle qui lui était destinée.

—Jésus, Gaston ! et elle s'affaissa mourante dans les bras du capitaine. Celui-ci, frappé au même moment d'un coup de feu tiré au hasard, tomba, entraînant sa sœur avec lui. Il posa ses lèvres sur celles de Blanche et le dernier soupir du frère et de la sœur s'exhala dans un suprême baiser.

Les Anglais, définitivement repoussés, se retirèrent en désordre ; trois mille hommes en avaient battu quinze mille.

Les troupes françaises étaient épuisées de fatigue, mais ivres de joie. Montcalm, accompagné du chevalier de Lévis et de son état-major, en parcourut les rangs pour les remercier au nom du roi.

Sur son parcours, il rencontra les tenanciers de Vaillancourt portant sur un brancard le corps de leur jeune maître tenant sa sœur dans ses bras.

A cette vue, un voile de tristesse couvrit la figure du général, il souleva son chapeau et s'écria :

O France ! vois comme tu es aimée de tes enfants !

RACHEL LETENDRE.

Note de la Rédaction. L'auteur de cette patriotique et touchante nouvelle n'est plus, et sur le marbre funéraire recouvrant sa frêle dépouille nous avons lu ces mots : *Rachel morte à vingt ans...*

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(*Suite*)

XXVIII

Sur son lit de mort, ma mère m'a dit deux mots dont je me souviens toujours :— "Fidélité ! Devoir !" — Mon devoir est de t'obéir. J'attendrai qu'il te plaise de me donner ton consentement. Ma fidélité appartient pour toute ma vie au mari de mon choix.

" — Promets-moi de ne faire jamais allusion à lui par le moindre souffle, de ne pas me rappeler son existence par un seul soupir !

" — Oui, père, si tu me promets de ne jamais me donner à un autre.

" — Tu n'as pas besoin de te marier !

" — Certainement, père ; je n'ai pas non plus besoin de vivre, je n'ai besoin de rien ! Je ne demande qu'à garder ma liberté et tu n'auras jamais à souffrir de mes souffrances.

" — Tu étais aussi libre que le poulain dans la prairie, et quel usage as-tu fait de cette liberté ?

" — J'étais libre comme l'oiseau en cage ; je n'ai jusqu'ici jamais vécu pour mon propre compte, jamais songé une fois à la vie que j'aimerais.

" — N'étais-tu pas heureuse ?

" — J'étais joyeuse.

" — Tu as raison ; tu ne sais pas encore ce qu'est le bonheur.

" — Si, père, je le sais à présent. "

L'orage allait éclater de nouveau, mais cette fois je parlai :

" — Vois-tu, père, nous nous connaissons bien et nous savons que nous sommes tous deux inflexibles. C'est pourquoi nous nous sommes toujours gardés de nous exciter mutuellement. Cela ne mène à rien. Nous allons nous taire comme avant et prier Dieu de nous éclairer. Peut-être viendra-t-il une heure où il nous montrera notre chemin.

" — Mon enfant ! que tu me rends malheureux !

—Tu me rends bien malheureuse, mon père ! Tu m'opposes de froids et morts préjugés de caste, qui me paraissent semblables aux armures creuses de notre salle des chevaliers ! Moi, je veux vivre !

" — Oh ! tu vivras, tu ne t'imagineras plus que pour vivre, il te faut renier ton père et tout ce qui t'a été jusqu'ici cher et sacré ! Je te procurerai tant de distractions et de plaisirs que tu regretteras ta tranquille demeure paternelle.

" — Je ne demande ni distractions ni plaisirs ; tout cela n'est rien pour moi.

" — Ceci me regarde ; nous verrons si tu n'en viendras pas à me remercier de ma bonté, qui t'aura préservée du malheur et de la souffrance. Maintenant, va !"

Je lui baisai la main, et m'en allai d'un pas pesant. Je me traînai dans l'escalier, jusqu'à ma chambre ; je tombai à genoux devant mon lit, et alors, je ne sais plus. La nuit se fit autour de moi.

Je sortis de cet état en attendant frapper très fort à ma porte. C'étaient les enfants qui arrivaient pour leur leçon. Mon Dieu ! et l'aveugle m'attendait ! Je renvoyai les enfants et je montai. Quand j'entrai, Hulotte s'écria aussitôt :

" — Enfant ! Un malheur est arrivé !

" — Un malheur et un bonheur, Hulotte ! Le maître a frappé les cordes et elles ont résonné d'amour ; mais mon père n'a pas voulu reconnaître le maître : il a dit : " — Ce n'est qu'un accordeur ; il ne jouera pas", — et il a brisé les cordes.

" — Non, elles ne sont pas brisées, elles ne le seront pas d'ici longtemps. Attends seulement ; le maître reviendra, lui qui sait leur rendre leur accord. "

Je suis trop fatiguée ; je ne puis plus écrire.

Ta fiancée,

ULRIQUE.

XXIX

Cologne, 8 Juin.

Ulla ! ma bien-aimée, ma fiancée, ma femme !

Est-ce bien vrai ! Aucun de mes sens ne peut plus ressaisir cette idée, depuis que tu as disparu, à peine conquise, dans la fumée et le brouillard. Mes yeux sont comme éblouis d'avoir plongé dans la lumière de tes yeux ; mes oreilles n'entendent plus rien, depuis que cette douce voix a cessé de se mêler, tout bas, mais si distincte, aux bruissantes vagues d'harmonie ; je ne sens plus rien que ta petite main frêle qui tremblait quand je la touchais. Je te respire, je te sens partout, et cependant je ne puis te saisir.

Pourquoi t'ai-je laisser aller ; pourquoi n'ai-je pas achevé ce rapt audacieux ? Si je suis complètement indigne de toi, j'en deviendrai digne ; l'homme qui t'a obtenu ne peut plus se laisser décourager ; il ne peut être réprouvé, puisqu'il a lu ta grâce dans ton regard. Par quoi ai-je donc pu te conquérir, belle victorieuse ?

Comme la suprême félicité nous rend humble ! Je ne crains rien. Non que je m'imagine être aux yeux de ton père plus que la poussière, mais parce que nul ne peut te résister. Tu sauras arracher l'impossible à ton père lui-même, et il me donnera volontairement sa fille.

Ulla, mon Ulla ! Je regarde fixement ces mots en les écrivant. Comment ai-je pu croire que tu étais à moi, quand je voyais, non pas seulement ton nom écrit, mais ta beauté étrange en face de moi. Et cependant, tant que tu étais là, que je pouvais te voir et t'entendre, cela ne me paraissait pas étonnant, mais naturel comme la lumière du soleil. Il fallait qu'il en fût ainsi. Je ne t'ai pas parlé, tu ne m'as rien répondu ; seulement, tout d'un coup, j'ai pris ta main. Elle a cherché un instant à se dégager, pendant que je commençais lentement à la dépouiller de son gant.

Alors je t'ai regardée, et tu as su que cette main m'appartenait plus qu'à toi. Puis j'ai défait les innombrables boutons, j'ai suivi les veines bleues que gonfle, sans

qu'elles le laissent voir, un sang orageux, les lignes délicates et révélatrices de la paume, j'ai caressé les doigt fuselés aux ongles en amande (mes doigts croient sentir encore le contact de ta peau fine) et enfin je les ai baisés. T'en souviens-tu, Ulla ? Ce mortel l'a osé ; il a dans ce baiser aspiré ton âme exquise ; sans doute, il en avait lu la permission dans les lignes de ta main gauche, —c'était la gauche, car à droite de toi, sommeillait ta bonne tante.

Et tu veux bien être ma femme ? Sais-tu ce que cela veut dire, la femme d'un homme obscur ? N'as-tu pas peur des réalités vulgaires de mon existence ? As-tu bien réfléchi ? Ah ! Ulla ! mon unique aimée, ne réfléchis pas, ne te laisse pas effrayer. Tu ne t'apercevras pas des épreuves de la vie, je me mettrai entre elle et toi. J'envierais à la souffrance l'empire qu'elle avait sur toi, tout comme j'étais jaloux de tes joies d'enfant. Je veux être seul dans ton âme, je ne souffre en toi nulle autre pensée ; pendant les dernières heures, j'ai épié avec soupçon dans tes yeux limpides si rien ne te troublait que la peine des adieux. Ma bien-aimée, tu le sais, n'est-ce pas ? Il faut que tu ne voies, n'entendes, ne sentes, ne respires que pour moi, ou nous mourrons tous deux ! Est-ce que je te martyrise ? Ulla, ma princesse. je sais que je te tourmenterai ; mais tu ne m'aurais pas écouté si tu ne m'aimais pas, et je ne puis être autrement. Je ne connais plus ni digues ni barrières. Tu es à moi ; il faut que tu sois à moi tout entière. Tu ne l'as pas oublié ? Ou ne m'aurais-tu pas bien compris ? Je te laisse encore deux semaines de liberté, pas une heure de plus. Lorsque les cloches de votre chapelle auront encore une fois sonné le dimanche, je viendrai chercher ma femme, et elle ne rentrera plus dans ce château, si ce n'est avec moi. Car je hais les objets qui t'ont connue avant que je n'aie vu ta forme gracieuse. J'en veux aux montagnes, à la rivière, aux rochers et à la forêt, surtout à la forêt à laquelle tu portais tes chagrins. Si j'étais le maître du monde, je la détruirais ; un tremblement de terre engloutirait tout, et je tuerais en toi jusqu'au souvenir. Ulla ! tu es à moi, toute à moi ! Entends-tu ! Je ne supporte en toi pas un souvenir qui me soit étranger.

Mon Dieu ! pourquoi ne puis-je effacer ton passé ; je suis devant lui comme devant quelque chose d'irrévocable qui me rend fou. Pendant des années, tu as ri, parlé, pensé aimé, et je ne puis le défaire ; il faut que j'apprenne à supporter cette idée. Sais-tu ce que j'ai éprouvé lorsque ta première lettre est arrivée, dans ma vieille maison à grands pignons, il y a bientôt quatre mois ?

D'abord, je l'ai regardée avec étonnement ; puis cette main, qui pour la première fois avait tracé mon nom, m'a fait peur ; j'ai été frappé dès le première abord, de la fermeté correcte des lignes. Avant d'ouvrir l'enveloppe, je secouai cette influence étrange, et me couvris d'un masque de railleur frivole. Mais l'influence reparut, et maintenant je suis soumis à son charme magique. Nous autres audacieux, nous sommes plus vulnérables encore que le reste des humains. Lorsque j'allai à Rauchenstein, je t'aimais déjà, du moins l'image que je me faisais de toi.

Je fis ce voyage pour me guérir par le contraste qui devait exister entre mon rêve et la réalité. J'attendais une belle et noble fille de prince, à laquelle manquerait l'attrait suprême celui d'une âme divine. Je ne sais si je fus heureux ou offensé quand je vis au premier regard, que tu étais bien au-dessus de ce que je croyais, de ce qu'un homme pouvait d'ailleurs se figurer. Il est dur aux gens de mon caractère de se courber devant une nature supérieure.

J'éprouvai d'abord une sorte de colère contre toi et ton charme triomphant. Jamais je ne t'oublierai, te précipitant dans la chambre, curieuse comme une enfant, brusque et ardente, débordante de vie dans tous tes nerfs. Alors tu te redressas ; tu es très grande ! Je crois que tu atteins plus que mon cœur, jusqu'à mon épaule. Quand pourrons-nous nous mesurer l'un près de l'autre, Ulla ! Encore treize jours d'attente ! Ah ! si tu n'étais pas si belle, si tu n'avais rien de ce que les autres admirent ; car tu dois n'être que pour moi seul !

Il faut maintenant que je parte. Une heure s'est écoulée depuis que ta voix a retenti à mes oreilles. Comment supporter tant d'autres heures !

D'ici, au moins, je vois la gare, où tu as disparu à mes yeux, le visage enveloppé de ton léger voile gris. Ton dernier regard n'a pas été pour moi ; il a erré sur la ville, comme si tu lui disais adieu. Ulla, pourquoi ne m'as-tu pas regardé ?

A cause des " autres ? " — " Les autres " existent donc encore pour toi ? — Et pourquoi a tremblé ta lèvre courte et hautaine ? De défi, parce que tu me l'avais refusé, le premier, le seul baiser ? Ah ! mon enfant bien-aimé, mon pauvre petit Ulric, comme tu expieras terriblement ce refus, la première fois que je te tiendrai dans mes bras.

Celui qui s'abandonne à toi,

BRUNO.

XXX

Rauchenstein, 6 juin au soir.

Ma vie !

J'ai ta première lettre dans mes mains, sous mes yeux, dans mon cœur. Je n'ai pas rêvé que je t'appartenais. N'est-ce pas, Bruno ? aussi fort que notre amour, ton cœur sera fort ! Tu m'aideras, tu me soutiendras dans mon pénible chemin ; car je ne puis plus marcher seule depuis que je suis fiancée ! Tout mon orgueil, toute mon opiniâtreté sont brisés, et avec eux, le sentiment de ma force ; je vis seulement parce que j'aime ; sans cela, je voudrais me coucher à terre et mourir, tant je me sens faible. Oh ! ne sois pas jaloux du passé ; il est tout à toi, illuminé par toi ! Mais aide-moi à supporter le présent.

N'est-il pas vrai, tu me comprends mieux que je ne me comprends moi-même ? Tu sais donc que je ne ferai rien de violent. Je ne pourrai ni être heureuse, ni te rendre heureux, si je foulais aux pieds des devoirs sacrés. J'espère triompher de mon père par la patience et la fidélité.

(*A suivre.*)

Feuilleton théatral

COMME nous nous y attendions, le concert de mademoiselle La Palme a été un vrai triomphe.

Artiste consciencieuse dont le talent n'emprunte rien aux effets de mauvais goût, ne cherchant aucun succès facile dans des traits périlleux, la jeune cantatrice se distingue avant tout par son style qui est impeccable.

Elle possède une voix superbe d'étendue et de métal, vibrante et jeune à souhait, le type du soprano dramatique, sachant passer de la grande puissance à l'extrême douceur.

Dans l'air d'Elisabeth de " Tanhäuser " elle a montré un talent robuste, exhubérant dans la joie. De l'air du " Cid " de Massenet qu'elle a chanté avec une passion tragique, elle a passé avec une aisance rare à la " Chanson Légère " de d'Erlanger qu'elle a dite avec une grâce enjouée et délicate.

Béatrice La Palme est une grande chanteuse dont la virtuosité égale l'émotion dramatique et nous comprenons qu'elle ait inspiré le joli "Impromptu" signé Cyrano. Nous aimerions, nous aussi, pouvoir chanter tous les dons et toutes les qualités d'artiste de notre jeune " diva " canadienne, qui a été tant applaudie au concert du 17 dernier.

Comme violoniste, mademoiselle La Palme s'est surpassée. Elle met dans tout ce qu'elle exécute une chaleur, une intensité de vie extraordinaire, qui, jointes à l'observation scrupuleuse du rythme en font une interprète infaillible, et je m'explique les différents succès remportés déjà par notre compatriote et tous ceux que lui réserve un brillant avenir.

Nous ne voulons pas finir sans remercier Mlle B. Dufresne de nous avoir permis de jouir à notre tour d'un talent qui lui fait honneur.

***

" Sapho, " la pièce d'Alphonse Daudet et d'Adolphe Belot a été bien accueillie aux " Nouveautés " et puisque le public a paru satisfait, les directeurs du théâtre sont en droit de penser qu'ils ont eu raison de mettre cette œuvre à l'affiche.

Cependant j'estime que le public s'est engoué à tort ; mais j'avoue que je suis ravi que la chose soit tombée sur l'auteur de tant de chefs-d'œuvre, car la foule n'est pas toujours aussi intelligente dans le choix de ses engouements.

" Sapho " n'est pas une pièce complète ; elle n'a pas plus de commencement qu'elle n'a de fin.... ce qui ne veut pas dire qu'elle soit immortelle. Elle séduit parcequ'elle est tombée de la plume d'un des écrivains les plus exquis, mais ça n'est pas une œuvre de théâtre et elle n'a rien gagné d'être sortie du livre pour se produire à la rampe.

Je lis dans un synopsis du programme que la version anglaise de " Sapho " diffère totalement de la version française.

N'ayant jamais entendu que la version anglaise de cette œuvre, je ne saurais discuter si on nous a supprimé le premier tableau, mais je sais que la pièce nous paraît encore plus inachevée sans la scène du bal chez Dechelette.

Tant mieux si cette scène n'existe pas dans la version française. Autrement la direction aurait à répondre de cette mutilation radicale.

Le rôle de Fanny Legrand est tenu par madame d'Arbelly. La tâche est lourde car " Sapho " est à elle seule la pièce toute entière. Madame d'Arbelly possède bien le rôle ; le jeu est varié, la pose est juste, mais la diction est sèche et l'intonation souvent fausse.

Jean Gaussin, c'est M. Guiraud. Ce jeune artiste a beaucoup de talent et il est très bien doué, seulement qu'il n'oublie pas de travailler.

Madame Dartigny a fait une charmante Divonne et M. Dhavrol un Dechelette attachant.

Le "Théâtre des Nouveautés " est aujourd'hui une œuvre bien établie. Nous sommes heureux de posséder enfin une scène de haute comédie et nous remercions la Société Anonyme des Théâtres, qui nous en a dotés.

***

Le drame de M. Pierre Decourcelle les " Deux Gosses," a obtenu au Théâtre National un succès très vif et très légitime.

Un célèbre critique a dit de cette pièce " qu'elle était une œuvre conçue selon toutes les règles du genre et relevée cependant par une pointe d'originalité dans la recherche de l'émotion vraie."

C'est le 19 février 1896, à l'Ambigu, que les " Deux Gosses " virent pour la première fois le feu de la rampe.

Après avoir fourni une carrière très longue, la pièce de Decourcelle est maintenant inscrite parmi les chefs-d'œuvre incontestés du mélodrame.

Les " deux Gosses " ont trouvé au Théâtre National deux interprètes d'un rare talent.

Madame Moret a joué Fanfan avec toute la grâce sauvage que demande ce travesti. Nous sommes toujours heureux d'applaudir cette vaillante artiste et pour une fois toutes les épithètes extra-élogieuses dont nos critiques sont prodigues, ne tombent pas à faux.

Mademoiselle Marguerite Audiot a été des plus touchantes dans le rôle de Claudinet. Elle a trouvé des gestes, des intonations et des regards qui nous ont rappelé Hélène Reyé, la créatrice du rôle.

Soulier a fait un Limace parfait et Nangys était très bien dans Kerlor.

M. Cazeneuve avait accepté un rôle secondaire. Nous le féliciterons surtout de la façon dont il a " monté " le drame.

On refuse du monde tous les soirs au " National " et M. Gauvreau peut être fier de son théêtre ; en tous points il donne satisfaction.

***

Le public montréalais doit beaucoup à l'intelligente initiative des impressarios distingués, M. et madame Frank Murphy.

C'est encore eux que nous devons remercier aujourd'hui de nous procurer l'occasion d'entendre les quatre principaux opéras de Mascagni, chantés par des artistes italiens renommés, sous la direction personnelle du maître.

C'est la première fois que Mascagni voyage en Amérique. Après de brillants débuts à New-York, le célèbre compositeur viendra donner deux représentations à Montréal : le 30 octobre et le 1er novembre.

Pietro Mascagni est né à Livourne, en 1863. Fils d'un boulanger, il étudia à Milan, puis il dirigea une troupe ambulante d'opéra. Son premier ouvrage " In Finlanda " n'eut pas de succès ; mais le second, " Cavaleria Rusticana," eut dans le monde entier une fortune prodigieuse qui valut

bientôt la célébrité au jeune capellmeister.

Cet opéra en un acte fut couronné dans un concours ouvert par Sonzogno, à Milan, et représenté pour la première fois à Rome, le 17 mai 1890.

On a souvent dit que le livret de cette œuvre avait contribué beaucoup au succès mais il est permis de penser qu'elle triomphat surtout parceque Mascagni semblait introniser un genre nouveau confinant à l'opérette avec conclusion tragique.

Nous entendrons à l'Arena : "Zanetto," "Ratcliff," "Iris" et "Cavaleria Rusticana."

"Iris," qui est le dernier ouvrage du jeune maestro fut peut-être le plus discuté. Comme musique et comme livret cet opéra est une sorte d'inovation ; il n'en fallait pas plus pour faire naître protestations, discussions et contestations. Créé par madame Darclée et le tenor Lucia, ce symbole musical, si je puis m'exprimer ainsi, n'en fit pas moins une saison des plus brillantes à la Scala.

Entouré d'artistes comme mesdames Capelli, Ginto, Mantelli ; MM. Schiavazzi, Campana, Paoli, etc., et ayant sous sa direction un orchestre de 160 musiciens, Mascagni ne manquera pas de triompher à Montréal, comme il a toujours triomphé partout ailleurs.

FALSTAFF.

Notes sur la mode

LES porte-cartes ont augmenté de volume. Ils sont plus grands qu'à l'ordinaire et se fabriquent en peau suède de couleur gris pâle, ou brun doré.

Les manches prennent vers l'avant-bras des proportions inquiétantes. Tout le monde a pu le constater dans les toilettes de Mme LeMoine à l'Académie, la semaine dernière.

Les ornements dans les cheveux sont plus en vogue que jamais ; il y a une tendance générale à se coiffer sur le bas de la nuque ; les coquettes peuvent, avec ce genre de coiffure, piquer une fleur à défaut de l'oreille qui fera penser à Fanny Legrand : encore un baiser dans le cou, m'ami(e).

Le chapeau à larges bords a beaucoup de suffrages. Les plumes en font les principales garnitures. Couleurs : noir et blanc, vert et bleu, et le croiriez-vous ? magenta, c'est la rage à New-York.

Les blouses, surtout les blouses en soie crème ou blanche, sont en faveur. Les épaulettes sont plus tombantes que jamais. Gare !

Les manteaux sont longs et seyants. Ils ont de grands collets et de longues manches. Forcément, ils sont très coûteux.

SMART.

Correspondance

Madame la directrice,

Votre correspondance théâtrale par Falstaff est toujours intéressante. Celle de l'avant dernier numéro nous donne une bonne analyse du Paris-Montréal par Blès et Boyer.

Il y a dans ce Paris-Montréal quelque chose qui doit produire son fruit : c'est la partie du dernier acte où les auteurs font venir devant nous nos gloires nationales. C'est, à mon point de vue, tout nouveau au Canada, Les théâtres français devraient continuer de temps en temps des scènes et représentations du même genre. Ce qui nous manque ici (il faut se l'avouer) c'est le patriotisme, l'idée de la Patrie. On entend bien de temps à autre, aux élections parlementaires, quelques tirades dans ce sens par les jeunes orateurs seulement ; mais c'est tout. Il me semble que maintenant plus que jamais il faut pousser le patriotisme dans le cœur, dans le ventre de nos concitoyens, du peuple surtout et rien n'atteint le peuple aussi vite et ne lui laisse un souvenir aussi vivace que ces représentations allégoriques dans le genre de celle dont je vous ai parlé.

Je me rappelle qu'étant aux Etats-Unis, à Philadelphie en 1876, j'allai un soir à un de ces petits théâtres qui se tenaient autour de l'exposition. Une actrice vint sur la scène et chanta plusieurs couplets sur le même air ; après chaque couplet, elle déployait le drapeau de la nation dont elle venait de chanter le caractère. Chaque fois, elle était reçue par des bravos enthousiasmes. J'ai bien applaudi pour ma part quand elle déploya le drapeau français et ce fut un tonnerre d'applaudissements quand elle déploya l'Union Jack. Si, après 26 ans, j'ai gardé un souvenir aussi vivace de cet évènement, après avoir vu et entendu de tout depuis, pourquoi n'en serait-il pas de même de tous mes compatriotes ?

Avouons entre nous que notre peuple ne sait pas ce que c'est que le patriotisme, l'amour du pays, l'orgueil de nos gloires nationales, le respect et la vénération pour nos grands hommes. Nous nous croyons encore au lendemain de la conquête.

Je sais un secrétaire d'écoles à la campagne qui ne visite pas une seule école de sa paroisse, sans demander aux enfants pourquoi ils sont attachés à leur pays, pourquoi ils doivent l'aimer, en être fiers, garder un souvenir vivace de nos grands hommes, etc. C'est une bonne idée de sa part. Pourquoi n'en ferions-nous autant ailleurs et vous, madame, qui êtes tous les jours avec les maîtres de la pensée, avec la troisième puissance (qui devrait être appelée la première), qui êtes en contact fréquent avec nos artistes français, les acteurs de nos théâtres, etc., vous pourriez faire un bien immense à notre pauvre peuple en suggérant, à chacun dans sa sphère, de faire sa part dans les idées ci-dessus. Pourquoi, par exemple, dans les entr'actes, nos théâtres ne nous donneraient-ils pas, de temps, en temps une chanson patriotique, un récit d'une de nos gloires ou autre chose du même genre, une déclamation.

Tout ce que vous venez de lire, madame, vous y avez souvent pensé, je n'en doute pas, vous vous êtes rendue compte de notre apathie sur ce point et avez déploré notre insouciance nationale. Quelle reconnaissance nous vous devrons si vous profitez de ceci pour faire mousser ces quelques idées.

Je saisis, pour ma part, cette occasion pour vous féliciter sur votre journal que je lis avec autant de plaisir que ma femme.

UN PRESQUE VIEUX......

NOTE DE LA RÉDACTION.—Nous ne pouvons qu'applaudir aux généreuses et patriotiques pensées de notre correspondant, et, nous croyons que son éloquence, meilleure que la nôtre, saura produire les résultats que nous espérons tous.

L'orgueil est un sentiment intérieur, la vanité un sentiment extérieur.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

PAR un beau soir de l'été dernier, alors que je me trouvais sur le balcon de ma demeure, je vis s'arrêter dans la rue, en face de moi, le propriétaire d'un de ces pianos ambulants dont quelques-uns nous font entendre des airs si doux et si tristement suaves. Une petite fille d'une dizaine d'années avait pour mission de recueillir les sous qu'on lui donnait volontiers.

Elle était belle, de cette beauté dont les femmes de l'Orient semblent avoir seules le secret. Ses yeux bruns foncés avaient un velouté exquis ; son teint bronzé et richement coloré, ses dents si blanches et sa physionomie un peu mélancolique, en faisaient une peinture que n'eut pas dédaigné un artiste en quête d'un modèle. Afin de la voir de plus près, je quittai mon poste d'observation, et me hâtai d'aller lui dire quelques mots. Tout un essaim pressé de bambins et de bambines entourait les nouveaux venus. A ce moment, on jouait l'Intermezzo de Mascagni. Je m'approchai et m'adressant à l'enfant :

—As-tu une maman, lui demandai-je ?

La fillette leva vers moi, ses grands yeux à reflets de velours : j'y vis briller soudain deux perles liquides, puis elle murmura joignant ses petites mains :

—Partie, partie.

—Elle veut dire que sa mère est morte, n'est-ce pas ? me dit un gamin de sept à huit ans, qui, ouvrant tout grands des yeux pleins de pitié, regardait doucement la mignonne enfant du Liban.

—Hélas, oui, répondis-je.

—Mais j'en ai une, moi, reprit le petit homme subitement, rasséréné, ne ferait-elle pas pour tous les deux ?

Et d'un air suppliant : Vous pourriez peut-être le lui demander ?

J'allais répondre, lorsque la petite Syrienne obéissant à l'injonction impérative de son père partit précipitamment.

Sa suite improvisée continua de l'accompagner et je restai seule, songeant, le cœur serré, à la touchante fillette du Liban et à sa beauté exotique, me demandant avec inquiétude quel serait l'avenir à cette fleur inculte, et priant intérieurement le Dieu des enfants de la protéger et de la guider toujours.

TANTE NINETTE.

GRAND CONCOURS

Lettre du jour de l'an à un ou une amie

CONDITIONS DU CONCOURS :

1° La lettre ne devra pas dépasser quatre pages d'un papier à lettre ordinaire, ou pourra être plus courte.

2° Le concours est pour tous les neveux et nièces de Tante Ninette. Les prix seront divisés en deux catégories : pour les petits jusqu'à 13 ans, et pour les plus grands depuis treize ans.

3° Chaque concurrent devra mettre son âge au bas de la lettre ; il peut, s'il le veut, signer d'un pseudonyme.

4° Toutes les lettres devront être envoyées jusqu'au 30 de novembre inclusivement ; il ne sera tenu aucun compte des lettres arrivées après l'expiration du délai indiqué.

Nous donnerons dans le prochain numéro la liste des prix qui seront donnés pour ce concours. Ceux accordés aux petits jusqu'à 13 ans ne seront pas les mêmes que ceux gagnés par les concurrents plus âgés.

Solution des Jeux d'Esprit

Coquilles amusantes

Rép.—J'ai goûté avec un petit pain blanc et une belle prune.

—Le soir était venu et dans le ciel le soleil se couchait derrière l'horizon.

– Quand la raison lui manque, l'homme est fou

—A l'entrée de l'église nous entendîmes les orgues jouer au grand jeu

Ont bien répondu : Rose de Mai, Corinnette et Lucette, toutes de Montréal ; Irène Grenier, Québec; Maurice Bauset, Marguerite des Prés, St-Hilaire.

Histoire sainte

(*Pour les petits jusqu'à 12 ans.*)

L'Arche d'Alliance était un coffre de bois précieux recouvert de l'or le plus pur et renfermait les tables de la Loi, un peu de manne et la verge d'Aaron, qui fleurit un jour miraculeusement.

Ont bien répondu : Irène Grenier, Québec ; George-Emile Boulay, Coaticook ; Rose de Mai, Montréal ; Jeanne de Varennes et Henri de Varennes, Waterloo ; Clorinde Marchildon, Marguerite des Prés.

Curiosité historique

(*Pour les jeunes savantes de 14 à 16 ans.*)

Quel est le grand homme de guerre dont les historiens ont répété pendant longtemps qu'il avait passé les dernières années de sa vie aveugle et réduit à mendier son pain ?

Bélisaire, un des généraux de Justinien I, empereur d'Orient.

Ont répondu : Jeanne de Varennes, Waterloo. (10 ans) ; Maurice Beauset, Marguerite des Prés.

Le tour du monde de deux enfants

QUAND nous disons tour du monde, le mot est peut-être exagéré, car il s'agit seulement d'un trajet de 20,000 lieues. On avouera cependant que c'est là un voyage extraordinaire, quand on saura qu'il a été accompli par deux petits enfants, l'un de six ans, l'autre de cinq seulement. Les deux enfants en question se trouvaient en Californie auprès de leur oncle, tandis que leur père avait quitté le pays pour aller à Johannesburg, au Transvaal, travailler aux mines d'or. S'étant fixé définitivement dans cette partie de l'Afrique australe, il désira faire venir ses enfants. Comme il n'y avait personne pour les accompagner, leur oncle prit pour eux un billet spécial jusqu'à Johannesburg et les mit dans un train qui traversait les Etats-Unis. A la manche de chaque enfant il avait fait coudre un morceau d'étoffe blanche portant imprimée la mention suivante : "Il se trouvera certainement de braves gens pour aider ces deux petits frères dans leur voyage jusqu'à Johannesburg."

Il s'est assurément rencontré beaucoup de ces braves gens, car les enfants sont arrivés à bon port. Ils se sont embarqués à New-York sur un paquebot qui les a débarqués à Liverpool. Là, ils ont pris un de ces steamers qui font un service direct sur Cape-Town. Arrivés en ce point, ils trouvèrent les autorités du port qui

* PAGE DES ENFANTS *

prirent soin d'eux, les logèrent à l'hôtel réservé aux marins et les envoyèrent enfin par la voie de fer à Johannesburg.

C'est un voyage à la Jules Verne, qui comptera certainement dans les souvenirs de ces deux enfants.

D.' B.

Petite poste en famille

Petit *Maurice Bauset*, ta narration était bonne et je suis sûre qu'elle a dû intéresser les petits cousins et cousines qui en auront pris connaissance. Cette histoire m'est familière pour l'avoir entendu raconter plus d'une fois pendant les années que j'ai passées dans le joli village dont tu fais l'historique. Je loue ta persévérance mon ami ; tu es toujours le premier rendu au salon de Tante Ninette qui, elle, se sent fière d'avoir un neveu tel que toi.

Simon Bouliane. Tu es deux fois le bienvenu, petit neveu, et c'est avec plaisir que je t'admets à faire partie de ma famille. Tu as bien des titres à ma sollicitude et j'espère que j'aurai à te féliciter toi aussi, de ta persévérance à répondre aux questions posées dans ma page.

Bonjour, *Rose-de-Mai*. Sais-tu que je me suis ennuyée ? Tu t'es remise à l'étude avec ardeur, hein ma nièce ? Je compte bien avoir le plaisir de publier au jour de l'an un certificat d'application à ton adresse, et tu ne tromperas pas mon attente, n'est-ce pas Rose-de-Mai ?

Fernande, tu as bien deviné, c'est à Sillery que j'ai fait ta connaissance. Je regrette que tu n'aies pu venir me voir en passant à Montréal, comme tu te l'étais proposé ; j'espère bien que tu n'y manqueras pas la prochaine fois. Ecris-moi souvent, j'aime tes lettres ma mie, elles ont le mérite d'être naturelles.

Il y avait longtemps en effet que je n'avais entendu parler de toi, *Jeannette* et ta lettre m'a fait un réel plaisir. Je me rappelle toujours le " petit bourgeon " et son auteur m'est tout à fait sympathique. Reviens sans crainte et aussi souvent que le cœur te le dira, tu seras toujours la bienvenue.

Fanny, tu es arrivée trop tard pour que je puisse insérer ta réponse dans ma page. Ton nom n'en est pas moins entré dans mon grand livre, ainsi que celui de Minette, ta petite sœur.

Bienvenue à Irène Grenier, qui avait depuis des semaines déserté le toit de tante Ninette ; à Clorinde Marchildon, Adolphe Aubin, George-Emile Boulay, Anna Gélinas et Irène Thériault nouveaux mais non moins appréciés.

Je reçois un grand nombre de lettres de toutes les parties de la province, ce qui m'est bien agréable et me donne une réelle jouissance, mais cette jouissance serait encore plus parfaite si tous répondaient aux questions que je leur pose. Allons, petits amis, du cœur à l'ouvrage, c'est dans le concours d'aujourd'hui que je vous attends ; montrez que vous aimez à vous instruire et lors même que vos réponses ne seraient pas toutes justes, vous y aurez au moins mis de la bonne volonté. Ce qui est un mérite que je prise presque autant que le succès.

Comtesse Isaure peut être sûre que ses avis seront toujours bien reçus, seulement je me permettrai de la blâmer de ne pas lire les articles qu'elle nous nomme. J'admire son patriotisme mais il faut bien qu'elle comprenne que notre jeune pays n'a pas encore une littérature qui peut se suffire à elle-même et qu'elle a besoin d'être renforcie d'une autre supérieure, c'est pourquoi j'engage fortement *Comtesse Isaure* à ne pas négliger de lire les articles des célébrités littéraires telles que Mme Adam, son esprit ne pourra qu'y gagner en culture, et d'ailleurs ma gentille comtesse est si bien capable d'apprécier ces belles choses.

Fernande.—Bienvenue, ma nièce, et amitiés à la petite sœur Gilberte.

Maurice Bauset.— La solution de la charade est Montréal. C'est une erreur que je ne puis expliquer et qui ne dépend pas de moi, petit ami.

Adolphe Aubin.—Certainement que ta lettre m'a fait plaisir, et je compte bien que tu n'en resteras pas là, n'est-ce pas ?

Certainement, *Marguerite des Prés*, tu peux répondre, si tu t'en reconnais le savoir, aux questions posées aux neveux et nièces plus âgés que toi.

Le récit : *Deux jours à Saint-Paul de l'Isle aux Noix*, arrivé trop tard pour être publié dans ce numéro, le sera sûrement dans la prochaine livraison.

Christine de Linden embrasse très affectueusement ses bonnes petites amies Germaine et Madeleine Sauvalle, qu'elle n'a garde d'oublier.

* Variétés *

Histoire naturelle.

Babylas à son père :

—Papa, les champignons poussent dans les endroits humides, n'est-ce pas ?

—Oui, mon enfant.

—C'est pour ça, dis, qu'ils ont la forme d'un parapluie ?

La guérison par la musique.

La musique, paraît-il, est susceptible d'applications thérapeutiques, soit que l'on fasse exécuter la musique par le malade lui-même, soit qu'on la lui fasse entendre et que les effets en soient variés suivant le rhythme, le timbre ou l'intensité du son. La légende, on le sait, nous raconte qu'on ordonna la musique à Ulysse pour le guérir d'une blessure faite par un sanglier.

Chiron jouait de la guitare pour apaiser la fureur du bouillant Achille, et la harpe de David guérissait les accès de mélancolie triste ou furieuse de Saül.

Plus près de nous, le feu roi Louis II de Bavière ne pouvait se passer de la musique de Wagner.

Mais il y a des exemples moins retentissants, et peut-être plus probants.

A l'hôpital de la Salpêtrière, le docteur Charcot se servait, pour traiter certains de ses malades, d'un appareil musical ou d'un gong. Une fillette, à Bordeaux, fut guérie d'accès de terreurs nocturnes, alors que tous les autres moyens avaient échoué, par l'audition répétée et systématique de certaine valse en *ré mineur* de Chopin.

Bloc-Notes

Je reçois de M. le juge Landry, le grand patriote acadien, la lettre suivante :

Dorchester, N.B., 15 octobre 1902.

Chère Françoise,

J'aimerais beaucoup à voir figurer dans des pages intéressantes du JOURNAL DE FRANÇOISE, le nom d'un collaborateur acadien. Partout où votre journal irait, l'attention de vos lecteurs serait ainsi attirée au fait que nous existons.

Pourquoi ne vous procuriez-vous pas un collaborateur acadien qui pourrait, par ses écrits, aider à nous faire connaître plus intimement, et à resserrer les liens qui nous rattachent aux Canadiens-français ? Sans, doute, nous sommes déjà indissolublement et fraternellement unis les uns aux autres. Le sang, la langue, la religion, le sentiment français, l'idée d'une destinée commune, nous attachent les uns aux autres, et nous imposent une amitié mutuelle. Et pourtant quelquefois dans les grandes questions qui devraient nous être d'un intérêt commun, des petits malentendus bien boiteux nous irritent. Cela provient probablement par l'absence d'une connaissance mutuelle plus intime que celle qui existe, par le défaut de relations sociales continues. Une minorité est de nature jalouse et défiante—une majorité, hautaine et vengeresse. Ces qualités n'échappent peut-être pas complètement aux caractères acadiens et canadiens-français. Nous sommes probablement trop faibles pour exister et pour nous affirmer avec succès sans le concours de la majorité, et si nous manquons à l'étiquette la plus parfaite dans nos relations avec cette majorité, elle peut croire que l'oubli et l'indifférence—qui pour vous peuvent contenir le fiel du mépris—sont les instruments propres à nous ramener à reconnaître et à regretter notre manque d'égards. Et nous, avec nos défauts naturels de jalousie et de méfiance, nous pouvons exagérer et mal comprendre les motifs qui nous attirent ces contre-temps fâcheux et évidents.

Faisons donc disparaître ces causes d'éloignement, par une connaissance plus intime, des relations plus fréquentes, des preuves réitérées que nous savons nous apprécier mutuellement et par l'établissement sur les bases d'une confiance réciproque, d'une entente cordiale que nous existons dans ce pays pour les mêmes fins, et que les intérêts d'un des groupes de la famille française dans le Canada, méritent les sympathies et l'encouragement de toute la famille.

Veuillez agréer mes souhaits les plus sincères pour la continuation assurée de notre succès et me croire,

Votre serviteur dévoué,

P. A. LANDRY.

Je puis assurer M. le juge Landry que les collaborateurs du JOURNAL DE FRANÇOIS seraient heureux de compter parmi eux, un confrère acadien. La directrice va tenter quelques démarches dans ce sens le plus tôt possible. Cependant, je dois dire à l'épistolier distingué qui m'écrit de si beaux sentiments, que rien, il me semble, ne saurait augmenter la mesure de la sympathie immense que les Canadiens donnent de tout cœur aux Acadiens.

Je sais, pour ma part, que, dans le cours de mes nombreuses années de journalisme, je n'ai entendu de mes compatriotes, quand l'occasion s'en est présentée, que des expressions d'admiration et de confraternelle sympathie envers le peuple héroïque, qui eut tant à souffrir, et dont l'histoire émouvante est écrite avec le sang le plus pur dans les annales glorieuses de notre pays.

Peut-être, par exemple, n'en parlons-nous pas assez de nos compatriotes de là-bas.... Ils sont loin, y pensons-nous aussi souvent que nous le devrions ?... Alors il faut travailler à faire oublier les distances, à rapprocher cœurs et esprits dans une commune et seule idée : la même patrie pour tous, le même sentiment de confraternité, la même ambition : le progrès et la prospérité du Canada.

Je remercie M. le juge Landry de m'avoir rappelé à la plénitude de mes devoirs envers nos frères de l'Acadie.

***

Notre collaboratrice, Mme Renée de Margueron, qui vient de terminer en Belgique, une série de conférences fort applaudies, a écrit pour une revue française, *La Chronique Littéraire*, un roman tout d'actualité et de modernisme, intitulé : *Evolutions*.

Ce roman sensationnel, psychologique et philosophique est dédié à S. A. R. Madame la Comtesse de Flandres. Le mérite de l'écrivain lui a valu l'honneur d'être invitée au Congrès littéraire qui a lieu, au mois d'octobre, à Cognac, France. Les amis que Mme Margueron a laissés au Canada se réjouiront des succès et des honneurs qu'elle reçoit en ce moment.

***

Une abonnée, qui signe *Stella des Plaines*, me demande ce qu'il faut penser du talent graphologique de Jean Deshayes. Je puis assurer à ma correspondante qu'elle sera absolument satisfaite de sa consultation. J'en ai fait une expérience personnelle qui me permet de recommander chaudement cet habile graphologue. Il n'en coûte que 50 sous et un timbre pour recevoir une étude détaillée et complète de l'écriture qu'on lui soumet. Croyez-moi, mademoiselle Stella, tentez l'essai, cela vous intéressera supérieurement.

FRANÇOISE.

Les soupers impromptus

Il vous est arrivé souvent, n'est-ce pas, de ramener chez vous, après une conférence, une séance ou un théâtre, des amis aux côtés desquels le hasard vous avait placés durant la soirée. Et quelquefois, la maîtresse de maison, tout en cachant son inquiétude sous les d hors d'une conversation brillante, se demandait intérieurement :

—Quelles sont nos richesses ? que reste-t-il au garde-manger ?

Voici un moyen que je vous propose d'être toujours à l'aise en formulant vos invitations : c'est d'avoir dans le garde-manger des boîtes de conserves de tous genres dont la préparation ne demande que quelques minutes.

Par exemple, il vous sera facile de garder en boîtes ou en flocons préparés, des olives, des sardines à l'huile, du pâté de foie gras, de la langue salée avec laquelle on fait d'excellents sandwiches, des biscuits secs, des gâteaux, des pêches en compotes, voire même des bonbons et que sais-je encore ! Va sans dire que le pain et le beurre sont de nécessité première.

S'il reste n'importe quelle viande froide de la veille, ou du diner, tant mieux ; vous coupez le gigot, le rôti, le jambon, enfin ce que vous avez, par petites tranches minces que vous posez sur un plat et en moins de dix minutes vous installez vos invités à un souper complet qui les surprendra bien, étant donné l'impromptu de l'invitation. C'est un repas auquel tout le monde, mis en belle humeur par le choix et l'abondance des mets, s'amusera ferme, vous verrez. Et vous grandirez, en supposant que cela soit encore possible, dans l'affection et la considération de votre mari, sans compter la réputation que l'on vous fera d'être une maîtresse de maison hors ligne.

SANS-GÊNE.

Montréal.

La langue du cœur n'a pas besoin de mots pour être comprise ; c'est dans les yeux qu'elle est écrite.

MME COTTIN.

L'Air de la Mer dans les Affections Nerveuses

Aussitôt qu'un médecin ordonne l'air de la mer à une personne nerveuse, celle-ci se précipite invariablement vers la villégiature la plus proche, y passe la majeure partie de son temps sur la plage, se tourmente plus ou moins du prix des hôtels, puis au bout de deux ou trois semaines revient à la maison travailler comme quatre pour réparer le temps que lui a fait perdre ce modeste congé. Il en résulte nécessairement un surcroit de douleurs nerveuses, la cure a été trop courte pour produire un résultat satisfaisant.

Les **PILULES ROUGES** sont aussi salutaires pour les nerfs que l'est l'air de la mer ; mais comme la bise saline, elles ne peuvent pas faire effet immédiatement.

Les **PILULES ROUGES** nourrissent et reconstituent les tissus. Ce n'est pas un stimulant et l'on ne doit pas en espérer immédiatement des résultats définitifs, mais leur emploi suivi amènera certainement un mieux durable.

Les **PILULES ROUGES** sont un auxiliaire actif de l'estomac, elles facilitent la digestion et l'assimilation des aliments. Voilà la façon rationelle d'obtenir force et santé, voilà le remède qui dure, qui engendre et développe l'énergie, créatrice de toutes les grandes choses.

Les **PILULES ROUGES** ne sont que pour les femmes étant spécialement adaptées aux maladies auxquelles elles sont exposées ; e les guérissent à coup sûr toutes les personnes qui les prennent avec persévérance.